

## Décembre 2005 : où est passée la sainte famille?

*Les contes urbains* d'Yvan Bienvenue, mise en conte de Michel Monty, codiffusés par le Théâtre Urbi et Orbi et le Théâtre de La Manufacture au Théâtre de la Licorne, du 3 au 19 décembre 2005

Élisabeth Cormier

---

Numéro 208, mai-juin 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17830ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Cormier, É. (2006). Décembre 2005 : où est passée la sainte famille? / *Les contes urbains* d'Yvan Bienvenue, mise en conte de Michel Monty, codiffusés par le Théâtre Urbi et Orbi et le Théâtre de La Manufacture au Théâtre de la Licorne, du 3 au 19 décembre 2005. *Spirale*, (208), 7-8.

# DÉCEMBRE 2005 : OÙ EST PASSÉE LA SAINTE FAMILLE ?

## LES CONTES URBAINS d'Yvan Bienvenue

Mise en conte de Michel Monty, codiffusés par le Théâtre Urbi et Orbi et le Théâtre de La Manufacture au Théâtre de la Licorne, du 3 au 19 décembre 2005.

**N**OËL EST une histoire sacrée ou une sacrée histoire. En tout cas, une histoire de famille. Que le climax passe de la naissance de l'enfant-sauveur aux cadeaux des rois mages n'empêche pas pour autant le récit de se dire, ni la crèche ébréchée d'être reconstruite année après année, ses personnages familiers chaque fois réunis autour lui. Ainsi l'histoire de la Sainte Famille a encore le pouvoir de faire taire, ne serait-ce que pour un temps, toutes nos histoires de familles.

### « En ces jours-là » Lc 2.1

Montréal en 2005 n'est pas Bethléhem en l'an 1. Aussi, chercher des échos de la genèse de tous les Noël en famille dans la dernière édition des *Contes urbains* d'Yvan Bienvenue peut sembler à tout le moins anachronique. Comment pourrait-il y avoir un lien de parenté entre la sainte légende, mère de l'Occident, et ces petites légendes locales, urbaines, humaines? Pourtant, diamétralement opposées dans leur essence et dans le temps, les deux semblent confusément avoir quelque chose en commun. On reconnaît un air, une intonation, un geste.

Déjà, lorsqu'on tente de définir l'entité étrange qu'est le conte urbain, certains mots et concepts utilisés pour décrire des mystères beaucoup plus grands refont subrepticement surface, donnant une légère impression de déjà-vu. D'un genre tout à fait nouveau, le conte urbain est « né » au mois de décembre dans le Québec des années quatre-vingt-dix, précédant de peu le phénomène de la résurgence-renaissance-résurrection du conte traditionnel. La créature, faite de petits morceaux de faits divers, de pièces de théâtre, de contes et de légendes urbaines, a surgi de l'ombre pour la première fois au Théâtre de la Licorne sous l'œil paternel et le verbe cru d'Yvan Bienvenue, sorte de Docteur Frankenstein du genre. Un créateur, une création, un Père et une naissance extraordinaire : on se rapproche peu à peu de la Sainte Famille.

L'odeur d'encens s'intensifie avec le thème de « La ville dans le temps des Fêtes » qui unit

cette année les six contes urbains et les rattache encore plus intimement au mystère chrétien de la Nativité. Sans le « nouveau-né emmailloté et couché dans une mangeoire », il n'y a effectivement plus de Noël à fêter mais surtout, plus rien à annoncer, plus rien à raconter. Et c'est justement là, dans la création et la transmission du récit, dans le « racontage », comme dirait Bienvenue, que la ressemblance entre les rejets difformes, multiformes que sont les contes urbains et « La nouvelle agréable », leur auguste ancêtre, est la plus poignante. À l'instar de plusieurs analystes, François Ricard établit une correspondance entre la cérémonie religieuse de l'eucharistie et la « cérémonie » du contage, du moins celle encore vécue au début du xx<sup>e</sup> siècle, au temps de la *Chasse-galerie* d'Honoré Beaugrand. Un célébrant-conteur, une petite foule rassemblée, le partage codifié d'un récit, d'alcool... Si de nos jours l'Église peine à perpétuer le culte d'antan, les cérémonies de contage elles, traditionnelles ou non, se multiplient, s'animent d'une ferveur et d'un souffle nouveaux. La nature cérémoniale des *Contes urbains* s'exprime réellement à travers l'aspect répétitif et collectif de l'événement. De décembre en décembre, une famille hétéroclite se reconstitue autour d'une petite scène pour écouter des paroles, parfois dures mais toujours empreintes d'humanité et d'humour. Nonobstant le thème, la chose s'est donc elle-même transformée en tradition du temps des Fêtes. Les contes urbains sont en quelque sorte devenus la bouche édentée par laquelle coule une para-parole du temps de l'Avent, le tout dans une atmosphère sombre mais festive de veillées de contes et de Messe de minuit.

De la veille de Noël à la veillée de contes urbains, il n'y aurait donc qu'un pas que la Sainte Famille aurait allégrement franchi. En renouant avec ses origines populaires, son Histoire s'est fracturée en plusieurs et les personnages sacrés du père, de la mère et du fils se sont réincarnés, porteurs de vérités nouvelles, actuelles, mais tout aussi fantastiques. Autres temps, autres villes, autres cultes, autres histoires de famille...

« Jésus [...] fils de Joseph, fils d'Héli, [...] fils de Dieu » Lc 3.23-38

Le « Fils de l'Homme » est un descendant. Il faut dire que la généalogie, comme toutes celles psalmodiées longuement dans les Écritures, est d'une importance capitale lorsqu'il s'agit d'établir un destin royal ou d'exception. Pour le commun des mortels aussi, la conscience, mais surtout l'acceptation de sa propre inscription dans la lignée, constituent des enjeux vitaux.

C'est le cas, de façon directe ou non, dans au moins quatre des contes urbains de la cuvée 2005, dont *La mémoire à blanc*. Dans une langue ado-métissée, Justin Laramée y livre son interprétation du désastre écologique de la coupe à blanc lorsqu'elle est pratiquée sur le territoire de la mémoire, quand ce ne sont plus les troncs que l'on arrache mais les racines elles-mêmes. Nous sommes un 24 décembre au soir, à New York, face à un jeune vendeur de sapin, paumé et hanté par ses souvenirs. S'étant volontairement exilé pour fuir une amoureuse, sa famille et un père méprisant, le personnage n'échappe pas pour autant à leur emprise puisque leur image et celle de la petite forêt de son enfance ne cessent de lui revenir en mémoire, le boisé de sapins surtout, qu'il a jadis « entaillé » à la suite d'une boutade de son père, et rappelé sans cesse par tous ces arbres de Noël à vendre. À la petite marque qu'il découvre sur chacun des troncs, le jeune homme comprend soudain que c'est véritablement sa forêt, celle de son père, qu'il liquide arbre après arbre. Comme frappé par la foudre, le personnage perd pied, s'écroule, tombe « terrassé ».

Cette volonté de s'extraire de la lignée familiale s'incarne pour une seconde fois dans un fils, celui de *La grande évasion* de Michel Faubert. Rémi-Pierre Paquin raconte dans un style proche de celui de la légende traditionnelle comment le protagoniste de l'histoire trouve refuge dans une cabane au fond des bois afin de fuir la ville, Noël et les fêtes de famille. Évidemment, on n'échappe pas si facilement au monstre tentaculaire de ses origines. Aux environs de minuit le



24 décembre, les spectres hallucinés d'une tante et d'un oncle apparaissent au fils évadé. Paniqué, ce dernier se jette dans la nuit glacée et trouve sous le couvert enneigé des arbres, non pas la sécurité et la paix auxquelles il aspirait, mais l'ultime sépulcre.

Dans *Chien savant* d'Olivier Choinière, c'est le drame d'un enfant perdu, d'un orphelin urbain ou d'un fils bâtard qui nous est raconté. Éric Forget devient cet être seul et fou, ou peut-être justement fou d'être seul, guettant dans l'œil d'un chien errant tout aussi bâtard le moment de sa délivrance ou de sa damnation. Plus aucune attache ne le retient au monde des vivants, ni familiale, ni amicale, ni sociale, si ce n'est, et encore, pour quelques secondes seulement, la laisse de son chien.

Plus ambigus sont les liens qui unissent les deux énergumènes de *Ousqu'ie Chabot*, écrit et joué par Fabien Cloutier. Amis en cavale, adolescents attardés, frères dans l'alcool et fils de personne, les deux héros de ce conte épique et déjanté quittent leur campagne natale sur les chapeaux de roue pour une virée de Noël magistrale à Montréal. Dans leur périple, ils croisent un chapelet d'inquiétants et carnavalesques personnages : des grosses, des dégueullasses, des violents, un curé, le diable et le Christ lui-même — si ce n'est en corps et en sang, très certainement en paroles et en jurons ! Ici encore, le refus de célébrer Noël en famille a des conséquences funestes et c'est au pied de la croix du mont Royal, après l'ascension à

genoux des escaliers de l'Oratoire Saint-Joseph, que le sacrifice s'accomplira.

Beaucoup de fils donc, autant du côté des racontés que des conteurs. Il est probable que les fils fugueurs et égarés de toutes ces histoires ne ressemblent en rien aux fils véritables qui ont créé ces dernières et leur ont donné vie. Il se peut aussi qu'un lien fraternel très fort les unisse. Chose certaine, la filiation de nos jours semble s'établir moins de père en fils que de fils en fils.

### « Voici : tu deviendras enceinte » Lc 1.31

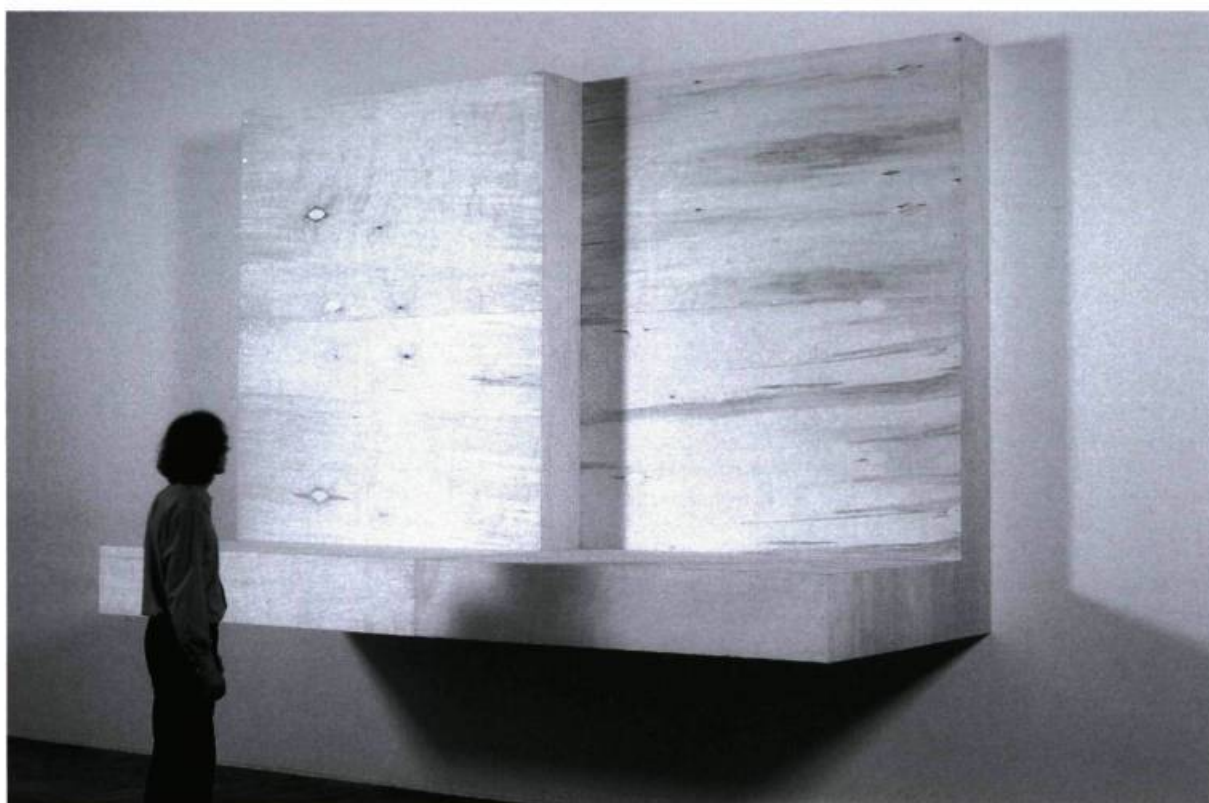
Pères facultatifs, mères obligatoires. Sur la scène comme dans les histoires (saintes), la présence de la femme est minimale et ne s'incarne qu'à travers le rôle sacré de la mère. Ainsi, la peur prend le visage de Martine Francke dans la peau-chair-de-poule d'une future maman imaginée par Yvan Bienvenue. Lors d'un court voyage à Québec, son personnage voit s'agiter dans un graffiti représentant une cathédrale une âme accidentée devenue prisonnière d'une arche en béton. Deux âmes, celle perdue et celle à venir, se disputent alors le ventre chaud et unique de la mère...

Avec le superbe *Transsexuel* tiré d'un autre conte de Bienvenue, Stéphane Jacques nous oblige à être témoin, comme son personnage, du désespoir, de la différence et de l'abnégation. Le conte nous donne aussi à voir les acteurs de

ce qui pourrait bien être une actualisation de la Sainte Famille : un petit Jésus, deux Marie et un demi-saint Joseph. Agglutinés à la vitre du *Burger King*, angle Saint-Laurent et Sainte-Catherine, nous l'avons donc tous vu, ce transsexuel, se jeter devant une voiture pour sauver la jeune mère et son bébé : « *Y s'est crissé d'avant la femme [...] Moé j'l'ai vu r'voler j'l'ai vu mourir pour de bon C'tait comme si y'avait donné la vie Comme si y'avait enfanté finalement en sauvant la vie du kid* » (Yvan Bienvenue, *Règlement de contes*). Sorte d'eucharistie iconoclaste, le sacrifice n'est pas moins grand pour avoir été accompli par la fusion artificielle et stérile du père et de la mère.

Les *Contes urbains* sont chaque décembre l'occasion de rassembler par le conte des comédiens et des auteurs de générations différentes. La formule, bien que codifiée, étant assez souple pour suivre le fil du temps, Bienvenue-patriarche voit chaque fois la vitalité de sa tribu se renouveler, autant sur la scène que dans la salle. Un portrait *polaroid* d'une de ces rencontres du conte urbain donnerait sûrement quelque chose d'assez près de la photo de party de Noël (rires et grincements de dents compris), mais dans une famille pas très sainte, déconstruite et surtout choisie. Avec tous ces pères manquants et tous ces fils plus ou moins manqués, d'autres auront certainement très envie d'y voir aussi un portrait de société.

Élisabeth Cormier



Alexandre David, sans titre, 2003, bois-contreplaqué. 244 × 366 × 142 cm. Exposition à L'œil de Poisson à Québec en 2003